

avait vu dans ces paroles une provocation directe et qui ne s'était pas senti le courage nécessaire pour la relever, eût bien la pensée de demeurer à l'écart tant que M. de Bligny resterait à Coutances : mais en songeant que cette absence donnerait lieu à de fâcheuses suppositions et pourrait bien lui faire perdre tout espoir à la main d'Estelle, l'intérêt fut plus fort que la crainte, et, après s'être bien répété que Fernand n'avait aucun droit de lui reprocher sa conduite qu'il avait tenue vis-à-vis de M. Molin, il se décida à assister à la soirée, bien persuadé d'ailleurs que le jeune homme ne se permettrait pas de choisir la maison de M. du Chemin pour y faire un scandale. Donc il arriva vers neuf heures et demie, après avoir eu soin de se donner une contenance assurée ; néanmoins il ne put effacer de son visage la trace de l'émotion qu'il ressentait.

A sa vue, Fernand fronça le sourcil, et deux ou trois fois dans le cours de la soirée, il essaya de lui décocher quelques épigrammes, dont tout autre eût dû se montrer blessé, et qu'il laissa passer, non sans exciter une certaine surprise parmi les invités qui ne savaient à quoi attribuer cette sorte de petite guerre sourde entamée par Fernand, sinon à une rivalité naissante.

Estelle s'étonnait de la longanimité de M. de Pompignol, lui, d'ordinaire, si haut parleur et d'une susceptibilité si facilement irritable. Fernand résolut de brusquer les choses.

—Monsieur, dit-il à son adversaire en le prenant à part, vous auriez dû vous apercevoir que votre présence m'importunait : je serais fâché d'avoir à partager l'opinion que M. de Molin a pu se former de cette prudence exagérée ; si vous voulez qu'il en soit autrement, il y a des cartes sur cette table ; en jouant nous trouverons facilement le prétexte d'une rencontre dont personne ne connaîtra le véritable motif.

Devant une telle sortie, M. de Pompignol ne pouvait plus hésiter.

Il alla s'asseoir à la table de jeu en face de Fernand, qui jeta sur le tapis une pièce d'or, et prit les cartes.

Une sueur froide baignait les tempes de M. de Pompignol et chacun put voir la pâleur de son visage.

Au bout de quelques minutes Fernand se leva.

—Monsieur, dit-il à haute voix, cette supposition est une insulte et vous m'en rendrez raison.

—Demain, monsieur, murmura Pompignol, plus mort que vif.

Soudain quelques personnes, attirées par le bruit de cette altercation, intervinrent.

—Ce n'est rien, monsieur, dit Fernand en souriant, une simple querelle de jeu, M. de Pompignol et moi l'avons déjà oubliée.

Et pour donner plus de poids à son dire, le jeune homme alla se placer au piano tout en manifestant son regret de s'être laissé entraîner à prononcer quelques paroles un peu vives.

De son côté, M. de Pompignol, surexcité par la violence de l'affront, avait retrouvé un calme apparent qui se traduisait par des éclairs de rire forcés et des gestes fébriles.

Personne ne fut dupe de la comédie qu'ils jouaient l'un et l'autre.

Le chevalier se mordit les lèvres.

—Morbleu, dit-il à son neveu, tu n'es qu'un étourdi ! voilà une belle affaire.

—Rassurez-vous, mon oncle, lui répondit Fernand, tous s'arrangeront comme vous le désirez, j'en suis persuadé à l'avance.

Le lendemain, M. de Bligny et M. de Pompignol se rencontrèrent sur le terrain.

Le duel avait été imposé à ce dernier d'une façon trop nette pour qu'il essayât de s'y soustraire ; force lui fut donc, pour n'être pas dans l'obligation de fuir honteusement une seconde fois, de faire contre fortune bon cœur et d'accepter le combat.

Les témoins, au nombre desquels se trouvait le chevalier, avaient proposé l'épée ; bientôt les deux adversaires furent mis aux prises.

La lutte ne fut pas longue : après deux ou trois passes, l'arme de Fernand alla piquer l'avant-bras de M. de Pompignol, qui chancela et laissa tomber son épée.

—Assez, monsieur, bégaya-t-il en pâlisant.

—Vous renoncez à la main de Mlle du Chemin ? lui demanda Fernand.

—J'y renonce.

—En ce cas, reprit Fernand à voix basse, M. du Chemin saura que, tout comme un autre, vous ne reculez pas devant une épée nue.

.....

On ne parlait dans Coutances que de cette affaire, et les noms de Fernand et d'Estelle volaient de bouche en bouche.

Le chevalier crut le moment opportun pour le dénouement.

Il se présenta chez M. du Chemin.

—Monsieur, lui dit-il, mon neveu, par son étourderie, s'est fort mal conduit vis-à-vis de vous ; il a maladroitement mêlé le nom de mademoiselle votre fille à une sottise querelle, et vous me voyez profondément affligé de tout ceci, mais je sais ce qu'il me reste à faire, et comme c'est moi qui suis la cause involontaire de tout ce qui c'est passé en vous présentant mon neveu, c'est à moi de réparer les sottises qu'il a commises ; donc sans avoir égard au refus tant soit peu blessant que vous m'avez fait de la main de Mlle Estelle, je viens de nouveau vous la demander...

—Pour moi, mon oncle ! s'écria tout à coup Fernand en apparaissant aux regards étonnés du chevalier ; je vous remercie de ce bon office, mais j'ai cru que mon devoir était de vous prévenir, et sur ma prière, M. du Chemin a bien voulu consentir à ce mariage qui fera le bonheur de toute ma vie.

—Comment, fit le chevalier qui ne pouvait en croire ses oreilles, c'est toi qui... ? je pensais que... Mais, ajouta-t-il en le prenant à part et lui parlant bas, et nos conventions... ? As-tu donc oublié qu'une personne dans l'intérêt de qui tu agissais...

—Eh bien ! mon oncle ?

—Eh bien ! cette personne, c'est moi.

—Ah ! mon oncle, il fallait donc me le dire... Mais que voulez-vous ; l'affaire est faite, et il n'est plus possible d'y revenir ; une autre fois, vous ne vous servirez plus de la patte du chat pour tirer les marrons du feu !

—Allons, mangez-les donc, et qu'il n'en soit plus question, dit tristement le chevalier en baissant la tête.

Un mois après le mariage de M. de Bligny et Mlle Estelle du Chemin se célébrait à l'église Saint-Nicolas de Coutances et M. de Pompignol partait pour l'Espagne. — (Fin.)